



Mon père, ce titan

EZRA POUND Un portrait original et touchant du poète américain, par sa fille Mary.

THIERRY CLERMONT
tclermont@lefigaro.fr

QU'EN A-T-ON DIT, que n'a-t-on écrit sur Ezra Pound, depuis des décennies, le réduisant à un poète hermétique aux vers abscons ornés d'idéogrammes, aux références sibyllines, quand ce n'est pas le faragite fasciste et antisémite, déversant sa haine sur les crades de Radio Rome, sous le règne de Mussolini. D'autres retiendraient simplement la mise en cage à Pise puis les treize ans d'internement dans un hôpital psychiatrique à Washington, faisant de lui le frère malheureux d'un Antonio Artaud ou d'un Émile Nelligan. Plus rares sont ceux qui ont retenu ces quelques vers retentissants : « Ce que tu aimes bien demeurer, / le reste est déchet / Ce que tu aimes bien ne te sera pas arraché / Ce que tu aimes bien est ton véritable héritage*... »

Près d'un demi-siècle après la disparition du poète, voici enfin tra-

duits les Mémoires de sa fille, Mary de Rachewiltz (née en 1925), fruit de son union avec la violoniste Olga Radze, celle-là même qui exécuta des dizaines et des dizaines de concertos de Vivaldi, durant l'entre-deux-guerres. Un livre singulier, un livre-gigogne, où se mêlent et s'entrecroisent sa vie personnelle, le destin de ses parents, les soubresauts de l'Histoire, le tout éclairé par de courts extraits des *Cantos*, immense poème épique et polyphonique, hérité par Homère et Dante, qu'Ezra Pound avait entamé en 1915.

On retrouve cette enfant naturelle qui a grandi loin de ses parents, dans le Tyrol italien, et mise en nourrice très tôt chez des fermiers. Une jeune fille sensible, qui ne voit que rarement son père, à Rapallo ou dans la demeure vénitienne du couple, derrière la basilique de la Salute. Ezra Pound l'encourage dans ses lectures et dans ses découvertes et lui conseille même de traduire en italien certains de ses poèmes, alors qu'elle n'a que dix-sept ans. Le fruit de ce long labeur aboutira à l'édi-

tion italienne des *Cantos*, dans les années 1980, qui fait toujours référence. « Bien des nuances de sentiments restèrent cachées, précise Mary de Rachewiltz, enfouies en tant que mythologie dans les *Cantos*, puisque la poésie est le seul médium de vérité. »

Pèlerinage à Venise

Sans doute, les pages les plus passionnantes et les plus émouvantes concernent les visites à son père, qu'elle appelle « Babbo », recfus dans un asile, après avoir été inculpé de trahison, dès 1945. Mary de Rachewiltz n'aura de cesse d'exorter pour faire libérer son père, demandant le soutien d'Hemingway (que Pound avait encouragé, à Paris), de T.S. Eliot (édité par Pound et qui l'avait surnommé « il miglior fabbro », le meilleur artisan) et de bien d'autres. Parmi eux, le jeune Allen Ginsberg, qui dans les années 1960 fera le pèlerinage à Venise pour rencontrer le maître, tout comme Pasolini, à quelques jours d'intervalle.



Parallèlement est réédité le bel hommage du regretté Dominique de Roux au poète américain : *Le Gravier des vies perdues*. L'écrivain et éditeur avait fréquenté Ezra Pound dès 1963, avait fait traduire les *Cantos* péris par Denis Roche, et lui avait consacré un «Cahier de l'Herne», en deux volumes, paru au milieu des années 1960. Dominique de Roux avait assisté aux funérailles du poète, inhumé sur l'île vénitienne de San Michele, dans le carré protestant, où reposera plus tard un autre amoureux de la Sérénissime, Joseph Brodsky. Celui qui avait déclaré « Ezra Pound est le représentant du ciel sur la terre », en avait témoigné dans *Le Figaro*, édition du 11 novembre 1972. On retrouve d'ailleurs son article, retouché, dans ce petit volume, où il avait écrit : « Par ici, on passa le port, un morceau de la Venise mouvante, saumâtre, sous le ciel doré, à travers l'air quartz qui sentait la plume d'une masse d'oiseaux décomposée. Le canon funéraire poussé par le courant qui, à cet endroit, trouve une issue,

l'Adriatique, s'avancit seul contre le ciel vide, pointe de bleu dans les zones d'ombre, témoin de la solitude de Pound... »

Mary de Rachewiltz avait bien entendu lu l'ouvrage de Dominique de Roux, paru en 1972, et en avait fait l'éloge : « Dans *Le Gravier des vies perdues*, les impressions de ses visites à Venise et à Rapallo sont de cristal, "now in the mind indestructible". Seul Pasolini, peut-être, après son film de 1968 et son « pacte » avec Pound, égale, dans quelques lignes de sa testamentaire Bête de style, une telle intensité de sentiment. »

Puisse ce témoignage de chair, qui va au-delà d'un simple mais sincère hommage filial, attirer de nouveaux lecteurs vers cet immense poète, trop longtemps incompris en France, voire méprisé. ■

* « What thou lovest well remains, / the rest is dross / What thou lov'st well shall not be left from thee / What thou lov'st well is thy true heritage. »

**LE GRAVIER
DES VIES PERDUES**

De Dominique de Roux,
Éditions Pierre-Guillaume de Roux,
58 p., 12,90 €.

**EZRA POUND,
ÉDUCATEUR
ET PÈRE**

De Mary de Rachewiltz,
traduit de l'anglais
par Claire Vajou,
Éditions Pierre-Guillaume de Roux,
430 p., 25 €.

